

HISTORIA

LA PLACE DE LA CONQUETE NORMANDE DES CANARIES (XV^e SIECLE) DANS L'HIS- TOIRE COLONIALE FRANÇAISE

PAR

MICHEL MOLLAT

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris *.

Débarqués en Juillet 1402 à Graciosa puis à Lanzarote, Jean de Béthencourt et Gadifer de La Salle n'étaient, certes, pas les découvreurs des Canaries, connues depuis plus de soixante ans. Il revient, du moins, au Normand et au Poitevin l'honneur d'avoir été les premiers Européens à vouloir s'y établir à demeure. Entreprise coloniale? L'entreprise a été si brève: quatre ans plus tard, ni l'un ni l'autre des deux aventuriers n'est plus présent dans l'Archipel. Rebuté par ses démêlés avec son ex-associé devenu son rival, Gadifer s'en est allé le premier; Béthencourt a cédé à la nostalgie de son pays natal et la guerre de Cent Ans l'y a retenu. Douze années ne s'étaient pas écoulées que "le Roi de Canare" aliénait, définitivement, entre les mains du roi de Castille, son suzerain, la régence de son "royaume", avec tous ses droits. L'empreinte de son passage ne pouvait qu'être superficielle et éphémère; après cinq siècles et demi, il n'en subsiste plus que des vestiges, et les lieux de l'épopée ne sont même pas tous identifiables¹.

* La présente étude avait fait l'objet d'une conférence à l'Institut "Gonzalo Fernández de Oviedo", dans la salle de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Madrid en février 1952.

¹ E. Serra Ráfols: *Castillos betancurianos de Fuerteventura* ("Revista de Historia", La Laguna, XVIII, 1952, pp. 509-527) conclut à l'impossibilité de localiser le château de Richerocque.

L'expédition résultait d'une initiative individuelle. La Chancellerie du roi de France fut au courant du voyage, sans doute, puisqu'à une plainte anglaise contre Béthencourt pour un acte de guerre de course, elle répond, de façon dilatoire, en août 1402, que "le seigneur de Béthencourt a quitté la France dans l'espoir d'aller aux îles de Canarie et d'Enfer et de les conquérir"². Informée mais non intéressée à l'affaire, la Couronne de France n'a jamais élevé une prétention sur les Canaries. Peut-être Gadifer eût-il espéré qu'il en fût autrement; de l'hommage fait par son compagnon au roi de Castille, "il n'était pas joyeux". L'opinion de Pierre Boutier, son chapelain, était que l'entreprise eût réussi de façon durable et tourné à "l'honneur et proufit du royaume de France", si elle avait reçu "un pou d'aide de nos Seigneurs de France"³. Ces derniers avaient d'autres soucis; aucun ne se préoccupa des conquérants, pas même le frère du roi, Louis d'Orléans, de qui, cependant, ils avaient tous les deux été chambellans. Négligée à l'époque comme une lubie d'aventuriers, la conquête des Canaries par deux chevaliers normand et poitevin ne fut pas, comme plus tard au Canada, une action officielle. C'est ainsi que M. Charles-André Julien, retraçant les débuts de l'expansion française, écrit: "il semble difficile d'inscrire au crédit de la colonisation française une entreprise, sans doute réalisée sous la direction et avec la participation de Français, mais hors de tout contrôle et au seul profit de la monarchie castillane"⁴.

Et pourtant, toute éphémère et privée qu'elle fut, l'expédition de Béthencourt et de La Salle ne laisse pas de présenter des caractères spécifiques d'entreprise coloniale. Ne fut-elle pas un essai délibéré de mise en valeur et d'organisation d'une contrée lointaine par un groupe d'hommes qui en prirent possession et s'y installèrent de façon définitive sans espoir de retour en leur pays d'origine? De plus, si l'épisode canarien s'apparente, par les méthodes employées, à des faits analogues, ne peut-on pas lui assigner une place dans la chaîne

² G. Gravier: *Le Canarien* (Rouen, Soc. Hist. Normandie, 1874), pp. XLVIII, n. 1.

³ P. Margry: *La Conquête et les Conquérants des Îles Canaries* (Paris, 1896), chap. XXIV, XXX, LV, pp. 172, 181, 227.

⁴ Ch. A. Julien: *Les débuts de l'expansion et de la colonisation françaises (XV^e-XVI^e siècles)*, Paris, 1947, pp. 7-8.

de certaines traditions? Pour une telle recherche, le récit du "*Canarien*", tant de fois commenté pourtant, reste une source d'un exceptionnel intérêt. Le problème de sa tradition et de sa falsification elle-même est d'un singulier intérêt pour l'histoire coloniale. L'exégèse d'une édition critique pourra ouvrir des perspectives nouvelles⁵; à les dégager s'emploient les travaux nombreux, dont la Faculté de Philosophie et Lettres de La Laguna est l'initiatrice⁶. Déjà, le *Canarien* a fourni une partie des éléments d'une description de l'économie de l'Archipel, aux XIV^e et XV^e siècles⁷; un auteur s'est attaché à comparer les conquêtes des Canaries et de l'Amérique⁸. Un autre a posé, sur un plan très général, la question d'une filiation possible entre des épisodes médiévaux d'expansion et la colonisation moderne, entre les précédents et l'épanouissement du fait colonial⁹. Quelques pages ne suffiraient pour discuter de tels problèmes; nous essaierons seulement de dégager de l'analyse du *Canarien*, document narratif le plus ancien de l'expansion atlantique française, certains

⁵ Le Dr. Alejandro Cioranescu, prof. à la Fac. des Lettres de La Laguna, s'est consacré à la tâche d'une édition fondée sur tous les manuscrits connus du *Canarien*. On sait que G. Gravier et P. Margry avaient publié les deux plus importants. Un état de la question de la tradition du texte est donné notamment par deux articles de la "Revista de Historia" (La Laguna, XVIII, 1952): A. Cioranescu, *La Crónica de Gadifer de La Salle* (pp. 476-494), et J. Wölfel, *La falsificación del "Canarien"* (pp. 495-508). Voir aussi Buenaventura Bonnet; *El problema del "Canarien" o "Libro de la Conquista de Canarias"* ("Revista de Indias", Madrid, IX, 1939, pp. 665-729).

⁶ Faute de pouvoir tout mentionner, on notera spécialement l'ouvrage de Buenaventura Bonnet y Reverón: *Las Canarias y la Conquista Franco-Normanda, I, Juan de Béthencourt* (La Laguna, 1944), et les études du Prof. E. Serra Ráfols dont une grande partie a été publiée dans la "Revista de Historia", éd. par la Faculté de Philosophie et Lettres de La Laguna.

⁷ V. M. Godinho: *A economia das Canarias nos seculos XIV e XV* ("Revista de Historia", São Paulo, 1952, 311-348; c. r. par E. Serra Ráfols dans "Revista de Historia", La Laguna, XIX, 1953, 291-292).

⁸ S. A. Zavala: *Las Conquistas de Canarias y América*, dans "Tierra Firme" (Madrid, I, 1935, 81-112 et II, 1936, 89-115); ce travail a été critiqué par E. Serra Ráfols dans la "Revista de Historia" (La Laguna, VII, 1941, 136); l'auteur l'a réimprimé, avec de nouvelles notes explicatives, dans *Estudios Indianos*, Mexico, 1948, 7-94.

⁹ Ch. Verlinden a posé le problème à l'occasion de plusieurs articles notamment *Les influences médiévales dans la colonisation de l'Amérique* (Historia de América, 1950), *Précédents médiévaux de la colonisation en Amérique* (Instituto Panamericano de Geografía e Historia, Comisión de Historia, n.º 70).

des traits caractéristiques de l'occupation des îles et d'étayer sur leur analyse quelques conclusions provisoires.

* * *

Dans l'étude de la colonisation normanno-poitevine des Canaries, l'intérêt des comportements humains l'emporte de loin sur celui des épisodes politiques et militaires.

Quel genre d'hommes a conquis et occupé les Canaries avec Béthencourt et La Salle? Quelles étaient leurs intentions? Des initiateurs, l'un est Normand, l'autre Poitevin; le navire qui les transporte est d'Harfleur et l'expédition prend le départ à La Rochelle. Une telle conjonction n'est pas dépourvue de signification: les ports de la basse Seine et La Rochelle sont, alors, des bases fondamentales de l'activité maritime océanique de la France. Parmi leurs traditions convergentes, il existait une certaine propension à l'expansion; les Normands s'étaient déjà, il y avait longtemps, retrouvés en Orient avec les Poitevins, les premiers comme fondateurs de la principauté d'Antioche, les seconds en Palestine et, plus récemment, à Chypre, avec les Lusignan. Contre l'Infidèle, en Barbarie, Béthencourt et Gadifer avaient, en 1390, été compagnons d'armes. Contemporains du maréchal de Boucicaut, le héros de la croisade de Nicopolis, ils sont animés du même zèle chevaleresque et chrétien. Ils sont de la génération qui, sur les voies mêmes des Canaries, ouvraient, à Tanger, en 1415, l'Afrique de l'Ouest aux Chrétiens. Pourquoi douter de la sincérité des sentiments chrétiens exprimés dès les premières lignes du *Canarien*, même s'ils furent mêlés, comme la plupart du temps, de mobiles moins purs et moins nobles? ¹⁰.

“Pour ce qu'il est que maintz chevalliers, en ouant retraire les grands adventures, les vaillances et les beaux faiz de ceulx qui, au temps passé, ont entrepris de faire les voyages et les conquestes sur mescréans, et, en esperance de les tourner et convertir à la foy chrestienne, ont prins cuer... et voulenté de les ressembler... Gadifer de la Sale et Jehan de Bethencourt, chevaliers, nez du royaume de France, ont entrepris ce voyage à l'honneur

¹⁰ Sur les conquérants, voir Gravier et Margry, *op. cit.*; Buenaventura Bonnet y Reverón, *op. cit.* Sur La Salle, un article plus récent, hagiographique mais bien informé: Fr. Alban: *Gadifer de La Salle, conquérant des Canaries* (“Bull. Institut des Frères de la Doctrine Chrétienne”, Rome, 1955, n.º 142, pp. 137-164).

de Dieu et du soustement et accroissement de nostre sainte creance... en certaines isles... qui se dient les isles de Canarie..., en entencion de les convertir et mettre à nostre foy..."¹¹.

Plus loin, les chapelains, historiographes de l'aventure, développent leur pensée:

"Et pour ce que jadis souloit on mettre en escript les bonnes chevaleries, ... voulons nous cy faire mancion de l'enprinse que Gadifer de la Sale et Bethencourt..."

La foi et l'idéal du chevalier errant. Gadifer: n'est-ce un nom de héros de roman? Son fils s'appelle Hannibal. Pour comprendre de tels hommes, il faut se souvenir de la mentalité de leurs émules: les chevaliers qui, chevauchant à travers les Ardennes, pensaient renouveler les exploits des Quatre Fils Aymon. La prouesse, Gadifer l'avait déjà cherché dans la croisade de Prusse; son goût du romanesque, l'effigie de la fée Mélusine le proclamait, plantée qu'elle était au cimier de son heaume. Il n'est pas, non plus, jusqu'au vocable du premier château fondé aux Canaries qui ne témoigne du vernis humaniste, teinté de sentimentalité héroïque, des deux chambellans de Louis d'Orléans: Rubicon¹². Au château, comme dans leurs manoirs de France, nos gentilshommes, férus de chevalerie, avaient apporté des romans¹³.

Le sens du profit ne le cède pas aux grands sentiments et le Poitevin n'est guère moins positif que le Normand. Entreprise privée: comme les autres du même genre au cours du XV^e siècle, elle se fit aux coûts et despens de ses initiateurs. Jean de Béthencourt vend ou hypothèque ses biens pour acquérir les fonds nécessaires, et c'est à frais communs qu'ils se sont procuré "de bons navires et suffisamment garniz de gens et de vituailles". Les engagés ne se laissaient pas payer de promesses; ainsi le trop célèbre Bertin de Berneval avait reçu, à Paris, des mains de Béthencourt, une somme de cent francs¹⁴. Ce n'est qu'une fois l'affaire en train, au XV^e siècle comme au XVI^e, qu'on se retourne vers les princes pour leur demander aide;

¹¹ Margry, 129.

¹² Margry et Gravier, passim.

¹³ Margry, XVIII, 161.

¹⁴ id., passim, et spécialement, XXI, 166.

c'est ce que fit Béthencourt sollicitant du roi de Castille de l'argent et des vivres¹⁵. Les questions d'intérêt ont dominé toute l'affaire. Elles ont déterminé la trahison de Berneval; la brouille des deux conquérants n'eut pas de motif plus grand. Ils s'accusèrent de s'exploiter l'un l'autre: jalousie de Béthencourt à cause des succès obtenus par Gadifer en son absence; haine de Berneval envers Gadifer qu'il sent supérieur; rancune, bien motivée, de ce dernier à l'égard de Béthencourt. Le Normand pécha-t-il plus que par négligence et bénéficia-t-il de la friponnerie d'Enguerran de La Boissière, qui dépouilla Gadifer d'un collier d'or? Il suffit de retenir, pour illustrer ce cas de mésentente, classique au cours des expéditions lointaines, que Béthencourt tira la couverture à lui; s'étant fait investir, seul, des Canaries par le roi de Castille, il en refusa même une part à son compagnon¹⁶. On conçoit que le Poitevin se soit retiré.

La complexité des mobiles se retrouve chez les simples participants de l'expédition. La curiosité de l'aventure, l'appât du gain ne furent pas absents; Bertin de Berneval, qui ne possédait rien avant le voyage, était un exemple du type, alors courant, du soldat "de noble lignée"¹⁷, sans patrimoine, besogneux, comptant sur l'aventure pour gagner sa chevance. Il ne fut pas seul de ce genre parmi les compagnons de Gadifer. Avec les marins normands, assez fanfarons de leur expérience des longues traversées pour décourager, à Séville, une partie du contingent de 1402, il resta encore cinquante à soixante intrépides¹⁸. Ils étaient, pour la plupart, Poitevins ou Saintongeais, Gascons ou Bigourdans, fidèles à Gadifer leur ancien sénéchal; le *Canarien* a conservé des noms: Lartigue, Castelnau, Nau, Montagnac, Labat, Montauban. Les Bigourdans, avec leurs voisins les Biscayens, se répandaient, alors, au loin; comme on ne prête qu'aux riches, c'est en la même année 1402 que la légende attribue un voyage au Niger au Toulousain Anselme Ysalguier, en compagnie de Bigourdans.

Ainsi l'expédition canarienne posséda deux chefs, Gadifer et Béthencourt; deux groupes d'hommes, les combattants d'abord, les colons ensuite, et évolua en deux étapes, comme les aventures

¹⁵ Gravier, XXVI, 38-39; LXXII, 136.

¹⁶ Margry, IX, 146; Gravier, LX, 103-106.

¹⁷ Margry, XVII, 100.

¹⁸ id., III, 135.

coloniales du XVI^e siècle. A peine débarqué dans l'Archipel, Béthencourt s'absenta pour dix-huit mois, laissant à Gadifer la charge, non sans les pires difficultés, de conquérir Fuerteventura et Lanzarote. La critique a rendu justice à ce dernier et dévoilé l'imposture de l'historiographe flatteur du Normand, qui, sans vergogne, avait transféré à son héros les mérites du Poitevin. Pourtant, si la conquête fut l'oeuvre de Gadifer, il n'en reste pas moins vrai que les Canaries furent, pour leur première fois, colonisées à la manière normande.

* * *

Il y avait des colons, certainement, parmi les émigrés de la première heure. Que certains, parmi les Poitevins, aient emmené leurs femmes, cela atteste une volonté d'expatriation définitive¹⁹; mais la trahison de Berneval porta malheur à ces infortunées, livrées par lui à la violence d'équipages castillans. Les véritables colons vinrent lors du deuxième voyage de Béthencourt, en 1405.

Le chapelain de Béthencourt, Jean Le Verrier, a laissé un récit extrêmement vivant du recrutement des émigrants. Il n'est pas interdit d'y reconnaître une véritable anticipation sur les procédés de la "peuplade" du Canada. Au début du XV^e siècle comme au temps de Colbert, ces émigrants sont originaires de la même région normande, le Pays de Caux; leur souche rurale est identique dans les deux cas; la propagande emploie les mêmes arguments; les réactions sont semblables.

On n'ignorait pas ce qui se passait aux îles dans cette Haute Normandie littorale, toujours à l'écoute des choses d'outre mer. De Séville, "Madame de Béthencourt avait rapporté les premières nouvelles de la conquête", écrit Le Verrier, et, continue-t-il, Bertin de Berneval, revenu sans gloire au pays, en avait transmis d'autres. D'ailleurs, Béthencourt écrivait "fort souvent, par quoy on avoit toujours des nouvelles"²⁰. Ce fut bien autre chose, quand, après trois semaines de traversée, le "roi de Canarie" débarqua à Harfleur. Leur curiosité aiguë par la vue des quatre naturels ramenés par le baron, parents et amis s'empresment autour d'eux. Les volontaires

¹⁹ Margry, XVII, 100.

²⁰ Gravier, LXXXI, 157.

affluent, lorsqu'on sait que Béthencourt a l'intention d'emmener "le plus des gens du pays de Normandie qu'il pourroit".

"Je y veulx mener, disait Béthencourt, des gens de toulz mestiers... Et quand ils y seront, il ne fault point doubter qu'ils seront en bon pais pour vivre bien aysez et sans grant paine de corps. Et ceulx qui y vendront, je leur donneray assez de terre pour labourer, se veulent prendre celle paine. Il y a, ajoutait-il, beaucoup de gens mescaniquez en se pais qui n'ont pié de terre et qui vivent à grant paine, et si veulent venir de par là, je leur promès que je leur feré tout le mieulx que je pouré, et mieulx que à nulz autres qui y sachent venir, et biauoup plus que aux gens du pais qui sont du pais maismes et sont fait crestiens"²¹.

La situation de la Normandie à ce moment peut-elle expliquer l'afflux des volontaires? Béthencourt y fait allusion. Le peu de renseignements dont on dispose sur la population laisse présumer que les campagnes normandes, avant la reprise de la guerre de Cent Ans, ne manquaient pas de bras; mais, au début du XV^e siècle, au coeur d'une série de crises consécutives, la terre suffisait-elle à faire vivre son homme? Dettes, aliénations de biens, décadence de nombreux manoirs, gêne des artisans, le témoignage de beaucoup de documents paraît justifier le propos du baron²².

La rumeur s'étant répandue, il se présenta, dit-on, jusqu'à 10, 20, 30 volontaires par jour, qui ne demandaient pas de gages et même en était-il qui s'offraient à fournir leurs vivres de route. On put choisir. De ce soin, Béthencourt chargea son neveu Maciot, d'ores et déjà désigné, dans l'esprit du chef, pour assurer aux îles la permanence de son nom et de son lignage²³. Maciot, ayant "la charge de s'enquérir quelz compagnons c'estoit, conseilloit de les prendre... propres et abilles"²⁴. Son choix est révélateur des intentions coloniales. Peu de gentilshommes; surtout des paysans et des artisans, en particulier des maçons et des charpentiers. On veut planter et bâtir. En tout,

²¹ Gravier, LXXXII, 158-159.

²² La documentation sur la vie rurale du pays de Caux au début du XV^e s. est fragmentaire. Aux pièces publiées par Gravier et Margry, on peut ajouter quelques documents des Archives départementales de la Seine Maritime, relatifs aux seigneuries des Béthencourt, notamment des terriers et des comptes de rentes: 10 H. 209; 14 H. 836, 837, 839, 845.

²³ Gravier, LXXXIV, 167.

²⁴ id., LXXXIII, 162.

on en prit 160; parmi eux, 23 hommes mariés emmenaient leurs femmes. La plupart étaient jeunes. Enthousiastes, ils emportèrent des instruments de musique et c'est au concert de leurs mélodies que les Lanzaroteños, "toulz esbahis", virent débarquer les nouveaux venus, un jour de l'été 1405.

* * *

Au siècle suivant, Jacques Cartier fit part à François I^{er} des possibilités du peuplement en Nouvelle France et, à son tour, Colbert se fit présenter des rapports. Aux Canaries, le souci d'information avait été semblable. Avec Gadifer d'abord, avec son neveu ensuite, Béthencourt visita le pays. Ce fut méthodique, car la volonté de coloniser est évidente. Le Poitevin et le Normand avaient commencé, écrit Boutier, par délibérer "moult longuement" et "moult diligemment" "en quoy la chose pourroit redonder", et le souci avoué est de "bien exploiter"²⁵. Ensemble, ils avaient noté, grâce encore à Boutier, la richesse du sol, la luxuriance de la végétation, l'abondance des eaux, l'agrément du climat, l'absence d'animaux dangereux, les facilités d'accès de l'Archipel, en somme tous les avantages que Béthencourt, ensuite, avait fait miroiter aux yeux de ses compatriotes. Revenu à pied d'oeuvre, Béthencourt parcourut les îles en compagnie de Maciot, "afin de connaître le pays" et de le faire voir à son neveu. Botte à botte, ils chevauchent les mules offertes par le roi de Castille, interrogeant les indigènes et les colons de la première heure, ceux de 1402, qui déjà savaient la langue du pays²⁶.

La façon dont les Normands ont vu les Canaries est extrêmement révélatrice de leur état d'esprit. Avec leur mentalité de ruraux, les compagnons de Béthencourt, comme plus tard ceux de Cartier et de Champlain au Canada, ont noté d'abord les aptitudes agricoles des îles. Les montagnes aux essences arborescentes variées de la Gran Canaria sont bordées d'une plaine "bonne au labourage"; malgré son nom, Tenerife, l'île d'Enfer, n'aurait pas moins d'attraits; à La Palma même, la plus lointaine des îles, il ne manque pas non plus de "terres

²⁵ Margry, L, 216; LI, 219.

²⁶ Gravier, LXIV-LXXI, 114-135; LXXXIV-LXXXVI, 165-173; LXXXVIII, 176-177. Margry, XXXV-XL, 190-199; LXIV-LXX, 238-249.

bonnes pour tous labourages et bien garnies d'herbages", qualités suprêmes, sans doute, aux yeux d'un Normand. En fait, les nouveaux venus ne colonisèrent véritablement qu'à Lanzarote, Fuerteventura et el Hierro; le chapelain de Béthencourt ne se lasse pas de vanter l'extension et la qualité des bonnes terres, les ressources en eau. A Fuerteventura, l'on pourrait, dit-il, "faire ce qu'on voudrait". Lanzarote se prête admirablement à la culture des céréales, particulièrement à celle de l'orge. Partout, les chèvres constituent un nombreux troupeau, à Fuerteventura plus spécialement. Cette île pourrait produire à foison le sel nécessaire à la salaison de la viande et du cuir; mais les indigènes n'en usaient pas. El Hierro, la bien nommée pour ses apparentes ressources minérales, ajoute à ses terroirs à blé et à vignoble une eau si digestive, écrit Le Verrier, que, bue après avoir "tant mangé qu'on ne peut plus", elle rouvre l'appétit une heure plus tard ²⁷.

Assurés de produire, les colons étaient certains d'écouler l'excédent de la production. Autre trait du tempérament normand: l'intérêt commercial double les préoccupations agricoles. Le *Canarien* note la multiplicité des sites portuaires, la facilité des relations avec Cadix, El Puerto de Santa Maria et Séville, à cinq ou six jours de mer. Le Verrier observa l'extraordinaire exubérance de l'orseille, qui lève spontanément, "sans main mettre". Il n'ignorait pas que sa graine "vaut beaucoup d'argent", qu'elle sert à teindre les draps et que l'industrie de sa patrie normande en a besoin pour la confection des célèbres écarlates de Rouen. De là résultent deux caractères, spécifiquement coloniaux, de l'occupation normande des Canaries. Le colon, d'abord, développe la culture qui lui rapporte le plus, au point que cinquante ans plus tard, Cadamosto attesta l'importance des exportations canariennes d'orseille "vers le Levant et le Ponant". Le commerce, d'autre part, fut soumis au contrôle étroit, et profitable, des pouvoirs publics; nul ne pouvait s'y livrer sans la permission du roi des Canaries. Monopole et revenu fiscal préfigurent le régime des privilèges dits du pacte colonial ²⁸.

L'orseille n'était pas la seule occasion de bénéfice commercial. Les îles produisaient également un autre colorant fort recherché, le

²⁷ Godinho, *op. cit.*

²⁸ Gravier, LXXXVII, 174.

sang de dragon, sans oublier ni les fruits, figues et dattes, ni les cuirs et les graisses des chèvres et des loups marins. Aucune de ces ressources n'échappa à nos narrateurs, pas plus que les possibilités de débouchés ouvertes à leur paccotille. Il n'est pas besoin de pousser loin la lecture du *Canarien* pour y voir les colons troquer, avec les insulaires, contre les produits du pays les fabrications traditionnelles de la quincaillerie normande, aiguilles à coudre, couteaux, et vieilles ferrailles. Les hommes du XVI^e siècle ne procédèrent pas autrement. Tels furent les principaux aspects de la mise en valeur commencée par les Normands, oeuvre plus durable qu'on n'imagine; au cours du XV^e siècle, Cadamosto et Valentim Fernandes en observèrent les résultats, et leur témoignage atteste la continuité des méthodes ébauchées aux Canaries, et plus tard, développées au Nouveau Monde²⁹.

Les modalités de l'occupation du sol présentent des traits originaux où la tradition médiévale se prolonge, où s'annoncent aussi les procédés de la colonisation moderne. Le droit du conquérant ne se fonde pas seulement sur la force, mais sur la doctrine canonique du Moyen Age. En tant que chef spirituel du genre humain, le Pape dispose également, au temporel, des pays possédés par les païens; en l'occurrence ce fut le Pape d'Avignon, Benoît XIII, qui en fit délégation à Béthencourt; à celui-ci de distribuer les terres. Or l'indigène, infidèle ou païen, n'avait d'autre dilemme que l'adhésion à l'Église et la soumission à l'autorité civile chrétienne, ou la guerre; la guerre produisait, légalement, pour lui, la servitude. Le *Canarien* affirme le principe et en décrit l'application:

"Si nous n'y trouvons autre remède, déclare Gadifer, nous tuerons les hommes qui défendront le pays; déjà nous avons commencé. Nous retiendrons les femmes et les enfants; nous les ferons baptiser et nous vivrons comme eux... Que ce soit un bon exemple à tous les pays de par deçà"³⁰.

A le Hierro et à la Gran Canaria, par exemple, les indigènes qui avaient résisté par les armes, et qui, de ce fait, furent réputés réfractaires au baptême, furent réduits en servitude, partagés entre les vainqueurs, dépouillés de leurs terres³¹. Au contraire, le "roi sarra-

²⁹ Godinho, *op. cit.*, 332.

³⁰ Margry, XXX, 181.

³¹ Gravier, LXXXVI, 172.

sin” de Lanzarote et ses deux collègues de Fuerteventura avaient accepté la foi, reconnu le droit éminent du conquérant; le premier était venu le trouver pour lui demander “de lui donner le lieu où il demouroit, avec certaine cantité de terres pour labourer et pour vivre”. Aux roitelets des îles on attribua de 300 à 400 acres de terre en bois et en labours, autour de leur “hôtel”. En termes normands, Béthencourt procédait, avant la lettre, à un véritable *repartimiento* ³².

Selon les principes et l’usage, le *repartimiento* se fit tout au profit des colons. “C’estoit bien raison qu’ils fussent mieux traités que les Canariens”, observent les historiographes de la conquête ³³. Béthencourt avait promis aux volontaires de les doter plus favorablement que les naturels même convertis. Il tint parole. A Fuerteventura, Lanzarote et le Hierro, chaque ménage français reçut une maison et des terres labourables, équivalant à peu près à ce qu’en Normandie on appelle une mesure. Aux gentilshommes on attribua les “fortes places”, propres à l’installation d’un château, qu’on avait, par souci de sécurité, refusées aux chefs indigènes. “A chacun, nous dit-on, Béthencourt bailla part et porcion de terres, de manoirs, maisons et logis, selon qu’il lui sembloit bon” ³⁴.

En concluant que “chacun fut contenté selon ce qu’il valoit” ³⁵, la chronique ne caractérise pas seulement les modalités foncières du *repartimiento*. Elle dégage le principe hiérarchique de l’organisation sociale. Nul autre principe n’aurait pu inspirer des colonisateurs habitués aux structures féodales. Aux Canaries, Béthencourt transplanta, en le mitigeant, le régime seigneurial normand. Pas de seruage. Tous les colons sont libres. Leurs tenures elles-mêmes sont franches de taxes pendant les neuf premières années; ensuite, elles sont redevables au seigneur des îles d’un champart de la valeur d’un cinquième de tous les revenus de la terre (le *quint*) : une bête sur cinq, un boisseau de blé sur cinq... La dîme, comme dans toute la Chrétienté, revient de droit aux curés des deux paroisses canariennes ³⁷.

Jamais, dans le *Canarien*, le caractère féodal du “royaume” des

³² Gravier, LXXXVIII, 177-178.

³³ id., 178.

³⁴ id., LXXXVII, 173.

³⁵ id., LXXXVIII, 178.

³⁶ id., LXXXVII, 174-177.

³⁷ id., LXXXIX, 180-182.

Canaries n'apparaît mieux que dans le récit du festin d'adieu offert par Béthencourt à ses gens, avant son retour en Normandie. Ils sont là bien deux cents. Au milieu d'eux, Béthencourt, patriarcal, a les allures d'un grand baron au milieu de sa "curia". Après le repas, "il se rassit en une cherre ung pou hault, à celle fin que on l'ouyt plus ayse... Et là, ledit seigneur commensa à parler". Le narrateur rapporte ses paroles :

"Je vous ay assemblés, à celle fin que vous sachiés de par ma bouche se que je veulx ordonner et ordonneré."

C'est alors que nous sont décrites des institutions de type parfaitement normand par leur précision et par l'équilibre du libéralisme et de l'autorité. Le pouvoir de régence délégué à son neveu, Maciot de Béthencourt, est total; il s'applique à toutes les affaires: guerre, justice, bâtiments, finances, monnaie, législation. On devra lui obéir comme à sa propre personne. Les droits du prince sont définis avec rigueur. Ses recettes sont de type courant des ressources seigneuriales d'Occident: outre le quint—soit 20 %—en nature ou en deniers, de tous les revenus des sujets, le trésor perçoit une taxe sur le commerce de l'orseille, sans oublier les amendes de justice. Car le prince est, selon la tradition, essentiellement un justicier. Dans chaque île, deux sergents rendent la justice en première instance; les appels reviennent au lieutenant-gouverneur, c'est à dire à Maciot, qui juge entouré du conseil des plus instruits et notables habitants: tout comme un bailli normand. Pour lois, ce sont les coutumes de France et de Normandie³⁸. La pyramide féodale s'achève dans l'hommage de Béthencourt au roi de Castille, par qui, selon les termes traditionnels repris par les auteurs du *Canarien*, Béthencourt a été "investi et vestu" de son fief.

* * *

Le colonisateur médiéval anticipe également les pratiques de ses successeurs par son souci de prolonger sur le plan humain l'assimilation entreprise dans le domaine des institutions. Dans ses ultimes conseils, Béthencourt recommandait que Dieu soit servi et honoré, et les gens du pays tenus "doucelement et amoureusement". Etait-ce

³⁸ Gravier, LXXXIX.

bonnes et vaines paroles? On serait tenté de le croire. Un Bertin de Berneval n'avait reculé ni devant la trahison envers ses compatriotes, ni devant la ruse, le rapt et le meurtre envers les indigènes. Les comportements de Béthencourt et de Gadifer n'avaient pas été toujours empreints d'humanité, tant s'en faut. Mais la mentalité du temps ne reconnaissait pas de droits à l'Infidèle ni au Païen. La servitude n'avait jamais totalement disparu—non plus que le commerce des esclaves—de la Chrétienté même³⁹. On ne saurait donc s'étonner des transferts de la main d'oeuvre indigène d'île en île selon les besoins de l'exploitation.

Il est assez curieux aussi de rencontrer dans le *Canarien* le prélude de la traite africaine. Toute discutée que soit l'authenticité de l'expédition de Gadifer sur les rives du continent prochain, celle-ci aurait devancé les recherches des Portugais, qui, cinquante ans plus tard, détournèrent vers les voies atlantiques le "fleuve de l'or" soudanais⁴⁰. De l'or, Gadifer n'en rapporta pas, mais il transporta des gens du pays à la Gran Canaria. Au siècle de Les Casas, il suffira d'allonger les itinéraires.

La force et la crainte n'ont cependant pas, seules, marqué les rapports des colons et des indigènes. Elles prétendaient être au service de l'intention missionnaire, et préparer la communauté de vie des habitants, anciens et nouveaux. Gadifer déclarait: "Nous vivrons comme eux". Béthencourt ramenait des naturels en Normandie, autant "pourqu'ils voient la France" et la manière d'y vivre que pour présenter des échantillons humains de son lointain royaume. Les colons ne tardèrent pas à parler la langue du pays et Béthencourt, sollicitant du roi de Castille et du Pape la nomination d'un évêque pour les Canaries, souhaitait un prélat qui soit bon clerc et connaisse le parler local⁴¹.

Le *Canarien* contient un long exposé catéchistique à l'usage des indigènes et, à plusieurs reprises, raconte leur conversion. Ils venaient

³⁹ Verlinden: *L'esclavage dans l'Europe médiévale*, t. I, Péninsule Ibérique, France (Bruges, 1955).

⁴⁰ F. Braudel: *De l'or du Soudan à l'or d'Amérique* ("Annales", E. S. C., 1948).

⁴¹ Gravier, XC, 185.

se faire baptiser à la suite de leurs chefs et un jour, dit-on, Béthencourt et Gadifer pleurèrent, de joie, parce qu'ils étaient la cause du salut de tant d'âmes. Si, peu après le commencement de conquête, les Chrétiens, colons et indigènes, étaient assez nombreux pour justifier la désignation d'un évêque, c'est qu'ils constituaient déjà deux paroisses avec des églises de type normand; l'une d'elles, oeuvre de Jean Le Maçon, rappelle, encore, de nos jours, par son vocable, Santa Maria de Betencuria, et par son architecture, hautes fenêtres, tour carrée et nef unique, le style ogival des églises rurales de la Normandie ⁴².

Une seule foi, une langue commune, des genres de vie identiques, bientôt un même peuple. Les Normands apprirent le parler des Mahoreros, ceux-ci apprirent le français; on le parlait encore cent ans plus tard. On apprit à combattre, à vivre, à mourir ensemble. Des mariages fusionnèrent les familles. Les Français avaient commencé une oeuvre d'éducation. Des Portugais, les Espagnols surtout, achevèrent la colonisation dès le XV^e siècle. Peu de traces subsistèrent des Normands. Le souvenir cependant n'en disparut pas tout à fait et l'entreprise de Gadifer et de Béthencourt s'inscrit à la première page de l'histoire des tentatives françaises de colonisation.

* * *

Peut-on sans témérité assigner une place à l'épisode canarien du XV^e siècle dans l'histoire de l'expansion française, ou du moins, normande? Postérieure de plusieurs siècles aux grandes fondations des XI^e et XII^e siècles en Angleterre, en Sicile et à Antioche, largement antérieure aux entreprises des XVI^e et XVII^e au Brésil, en Floride, aux Antilles et au Canada, la tentative de Béthencourt n'est-elle pas, néanmoins un témoin d'une tendance atavique et pérenne? On ne peut pas affirmer, sans doute, l'existence d'une filiation entre des réalisations si distantes chronologiquement. Des similitudes n'en subsistent pas moins.

Il n'est pas douteux que l'expédition de Béthencourt procède du même esprit que les entreprises antérieures des Normands. L'esprit de croisade l'anime, ainsi que Gadifer. Leur commune participation

⁴² Ch. de La Roncière: *Histoire de la découverte de l'Afrique*, II, 24.

à l'expédition africaine de 1390 les avait fait collaborer avec les Génois; or, à ce moment même, du Levant où ils contrôlaient le dernier survivant des États Francs, Chypre, les Génois transposaient les traditions méditerranéennes vers les rivages de l'Atlantique. N'étaient-ils pas au nombre des premiers découvreurs des îles océaniques au XIV^e siècle? "Les beaux faiz du passé", que la nostalgie héroïque de Gadifer et Béthencourt voulaient renouveler, pouvaient prendre ainsi, dans leur pensée, la forme de souvenirs concrets.

Après 1405, les Normands n'oublièrent pas les Canaries. Béthencourt y renvoya des navires en 1418. Lui-même disparut en 1422; mais le délai normal de la tradition orale, environ trois générations, n'était pas révolu que s'ouvrait l'ère des découvertes. C'est par un salut, symbolique, à l'île de Tenerife que commence la plus ancienne relation normande, après le *Canarien*, d'un voyage lointain, celui de Gonville au Brésil en 1503, un siècle après Béthencourt⁴³. Entre les Béthencourt des îles et les Béthencourt de la mère patrie, le temps n'abolit pas les souvenirs. Au temps où les Normands répondaient à l'appel du Canada avec Champlain, les deux branches de la famille renouaient leurs relations en 1613. Peu après, tandis que Richelieu stimulait l'expansion française, voilà que Pierre Bergeron éditait à Paris, en 1630, un manuscrit du *Canarien* et le proposait en exemple aux colonisateurs de son pays. Ainsi, il faisait écho aux contemporains des Grandes Découvertes; dans l'anthologie alors consacrée par le compilateur du manuscrit français 18.629 de la Bibliothèque Nationale de Paris à la mémoire de Béthencourt, on voit, groupés, des extraits de Pierre Martyr, Paul Jove, Jean de Mariana et Jacques-Auguste Thuasne; pour eux, Béthencourt occupe la première place, chronologiquement, de la série des conquistadores.

En conclusion, sans affirmer une filiation, ni forcer la comparaison, quelques constatations s'imposent. Les colons des Canaries sont de la même origine, poitevine et normande, que ceux du Brésil, de la Floride et du Canada. Leur installation s'effectue de la même ma-

⁴³ Texte édité par Ch. A. Julien et R. Herval, *Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVI^e siècle* (Paris, 1946), p. 30. Quelques années après, la Normandie entretient des relations commerciales régulières avec les Canaries. M. Mollat, *Le Commerce maritime normand à la fin du Moyen Age* (Paris, 1952), pp. 246-247.

nière. On transpose au loin, avec les hommes, les mêmes cadres sociaux hiérarchisés de la tenure et de la seigneurie, les mêmes règles de droit public et privé, les "coutumes" de France et de Normandie, les mêmes habitudes rurales, le même souci de l'assimilation avec les populations indigènes. Ce fut, dans des circonstances diverses, la projection d'un même esprit, d'une même civilisation.